

SOPHIE TAL MEN

LE LIVRE DE POCHE

Entre mes doigts coule le sable

ROMAN



Le Livre de Poche remercie les éditions albin michel
pour la parution de cet extrait.

À ma tribu aux yeux couleur de pluie

«Être rationnel, ce n'est pas se couper de ses émotions.
Le cerveau qui pense, qui calcule, qui décide
n'est pas autre chose que celui qui rit, qui pleure, qui aime,
qui éprouve du plaisir et du déplaisir.»

Antonio R. Damasio
L'Erreur de Descartes

Le shampooining aux laxatifs

Marie-Lou

La cadre du service, Mme Bénard, a l'air préoccupée quand elle débarque dans notre bureau. Elle s'assoit lourdement sur le fauteuil et prend le temps d'éponger son front avec un mouchoir en tissu.

— Nous avons un problème avec l'admission en chambre 33.

Farah interrompt le classement des examens biologiques pour l'écouter.

— Ce patient revient de Thaïlande, il est apparemment fiévreux. Le médecin hygiéniste m'a appelée à l'instant, il faut prendre des précautions particulières. Des cas de grippe H1N1 ont été signalés. Je dois vous montrer l'équipement adéquat avant d'entrer dans la chambre.

— L'équipement ? répond Farah, visiblement intriguée. On ne doit pas mettre une casaque, des gants et un masque, comme d'habitude ?

— Eh bien non, soupire Bénard. Dans ce cas d'iso-

lement, les précautions sont maximales. Des directives ministérielles sont tombées.

Cela ne me rassure pas du tout.

— Pourquoi vient-il dans notre service et pas en maladies infectieuses ?

— Je ne sais pas... Parce qu'on avait une chambre individuelle disponible. Le professeur Daguain vient d'avoir l'infectiologue au téléphone, il suspecte une méningite associée. Donc ça relève aussi de la neurologie.

Bénard reste catégorique et ne prête aucunement attention à nos haussements de sourcils et aux regards inquiets échangés entre co-internes solidaires.

— Une dernière chose, ajoute-t-elle. Vu le contexte, je pense qu'il faut que vous soyez deux pour réaliser la ponction lombaire. Une pour piquer, l'autre pour recueillir le liquide. Venez...

Pourquoi être deux ? Le patient est agité ? Ça veut dire quoi : « vu le contexte » ?

Miss Bénard nous a habituées à plus de précisions. Quand elle nous ordonne de la suivre, on obéit sans broncher. Il n'y a pas d'alternative.

Elle nous tend des charlottes, des lunettes de protection et deux pantalons taille 56 à enfiler par-dessus nos jeans.

Le fou rire me gagne. C'est nerveux.

— Le ministère n'exagère pas un peu, là ? Après, on va devoir passer dans un sas de décontamination, c'est ça ?

Farah ressemble à une spatonaute dans cet accou-

trement, je ne suis pas sûre que Bénard valide les quelques mèches de cheveux qui dépassent de sa charlotte. Je les lui ramène derrière les oreilles.

— On va pouvoir lancer une nouvelle mode, me dit-elle en souriant.

Toujours d'un calme olympien, Bénard est maintenant accroupie à nos pieds et s'évertue à nous scotcher des surchaussures avec du sparadrap. Elle ne semble absolument pas se rendre compte du caractère grotesque de la situation.

En entrant dans la chambre 33, des flashes nous aveuglent avant même que nous réalisions ce qui nous arrive. Des éclairs et des cris, puis une substance mouillée et gélatineuse qui nous atteint par jets. Un réflexe de survie nous pousse à faire marche arrière et à sortir de cette chambre mais Bénard fait barrage et bloque l'issue. Il faudrait être dix pour faire le poids.

Un canular... Mais oui, bien sûr ! C'est le dernier jour de stage. On est vraiment trop naïves ! C'était trop gros pour être vrai.

Toute l'équipe est au complet pour nous arroser et s'en donne à cœur joie. Les infirmières, les aides-soignantes, les kinés, les secrétaires... On ne cherche même plus à se débattre, nos surchaussures glissent de plus en plus et on finit par terre, les quatre fers en l'air. Ce liquide non identifié commence à me rentrer dans les oreilles et à me piquer les yeux.

— C'est quoi, ce gel ?

— Du Normacol, glousse Léna, une des meneuses de la bande.

— Le lavement pour la constipation ? Oh non, c'est immonde ! gémit Farah.

— C'est le bizutage de fin de stage, les filles ! Vous allez nous manquer.

Je lui balance ma charlotte gluante à la figure et s'ensuit une bataille de pantalons, surchaussures, casques et autres objets en tout genre.

Bénard passe prudemment la tête dans l'encadrement de la porte et manque de se prendre en pleine face une des dernières giclées de laxatif.

— Bon, fait-elle, un peu embarrassée. Daguain vient d'appeler, il vous attend dans son bureau.

Cette gomina improvisée se révèle être un produit hydratant miracle pour cheveux secs mais impossible à faire partir. Les rinçages répétés, la tête penchée sous le robinet, ne servent à rien.

On se présente donc, piteuses, devant la porte capitonnée de notre grand chef. Farah prend soin de boutonner ma blouse jusqu'en bas pour tenter de cacher les taches luisantes qui décorent mon jean.

Daguain nous scrute de haut en bas, puis nous fait signe de nous asseoir.

— Hum... Je voulais vous voir pour vous remettre vos évaluations de fin de stage et vous dire tout le plaisir que j'ai eu à travailler avec vous ces derniers mois.

J'ai apprécié votre sérieux et votre motivation lors des visites du mardi matin.

Le rouge me monte aux joues. Je ne m'attendais pas à tant de compliments. Farah regarde ses pieds et paraît émue, elle aussi. Une tache graisseuse s'est formée sur le col de sa blouse, je me retiens de rire. On a l'air de quoi, toutes les deux ?

— Farah, vous partez à Quimper, c'est ça ?

— Oui, dit-elle en se raclant la gorge.

— Alors, saluez toute l'équipe de ma part. Vous allez voir, ce stage sera très formateur. Vous pratiquerez une neurologie plus généraliste et donc peut-être plus variée. Tenez... Je n'ai mis que des A. Votre gentillesse et votre calme ont été soulignés par l'équipe.

— Merci beaucoup.

— Marie-Lou... Merci d'avoir accepté d'aller à l'hôpital de Bohars au prochain semestre. Je ne vous ai pas vraiment laissé le choix... Vous savez, un stage en psychiatrie est fortement recommandé dans votre cursus. En plus, j'ai demandé à mon ami, le professeur Tournos, de poursuivre avec vous le travail que nous avons entamé sur les troubles compulsifs et la maladie de Parkinson.

J'acquiesce en silence, le laxatif me dégouline dans le cou.

— Il a été enchanté ! Il adore accueillir nos internes de neurologie dans son service. Méfiez-vous de son enthousiasme. Ha ha ha !

Je ne vois vraiment pas ce qui le fait rire et commence à regretter mon choix. Enfin, mon choix imposé !

— Vous allez voir, la frontière entre les deux spé-

cialités est parfois bien mince. Vous allez apprendre plein de choses. Tenez... Une colonne de A pour vous aussi.

En me tendant la feuille, il soutient mon regard et me sourit avec bienveillance.

Daguain, malgré ses airs de grand chef, va me manquer.

Pistaches-cacahouètes

Matthieu

— Incision ! me crie le professeur Simon.

Je sursaute et manque de faire tomber le scalpel. Mon chef de service me rend nerveux à gesticuler autour de moi. S'il veut que ce soit moi qui opère aujourd'hui, il va falloir qu'il se calme.

Il me l'a d'abord présentée comme une fleur, cette intervention :

— Comme c'est toi qui as fait l'admission de ce patient, c'est toi qui prends le bistouri...

Mais il a vite ajouté :

— C'est ton dernier jour de stage, j'ai besoin de t'évaluer.

La fleur s'avère hérissée d'épines ! Il ne va pas me lâcher.

Bien sûr, rien ne se passe comme prévu. Ce n'est pas de ma faute si l'anesthésiste a mis plus d'une

demi-heure à intuber le patient. Qui aurait cru que M. Gilbard, surfeur émérite taillé comme une armoire à glace, aurait une si petite bouche ? Impossible de passer le tube !

— Je t'assure, Denis, une ouverture de moins de trente-cinq millimètres ! s'est excusé l'anesthésiste. J'ai rarement vu ça pour ce type de gabarit.

Le regard noir de Denis Simon l'a dissuadé d'épiloguer. L'intervention doit durer deux heures maximum, pas une minute de plus. Surtout pas d'imprévus de dernière minute !

— Incision ! me crie à nouveau le professeur.

J'appuie sur mon scalpel avec application, mes doigts tremblent légèrement. Simon peut-il décoller sa tête de la mienne ? Il ne va quand même pas rester à souffler dans mon oreille pendant deux heures ?

— Oui, c'est ça, en rétro-auriculaire... On repousse l'oreille vers l'avant.

La voix du professeur devient plus calme et la pression semble diminuer.

— Tu peux pratiquer le fraisage maintenant, tout doucement... Tu commences par l'exostose postérieure... C'est bien, continue.

Je suis ses indications à la lettre. Un peu comme si je montais, pièce par pièce, une maquette d'avion. Ne surtout pas oublier une étape, sinon il faut tout reprendre à zéro ! Simon est étonnamment patient avec moi. Je n'ai peut-être pas rattrapé le retard mais j'ai évité les épines. Enfin, j'espère...

— Très bien... La préservation de la peau est primordiale pour la cicatrisation du conduit auditif.

Au moment de refermer, il se déride :

— Ça vous donne toujours envie de faire du surf en voyant une oreille pareille ?

— Oui, maintenant que je sais comment ça s'évite... Je porte toujours des bouchons d'oreille, même en été !

— C'est le sujet de votre thèse, n'est-ce pas ?

J'opine du chef. *Il a l'air très au courant ! Faut-il lui rappeler qu'il est le président du jury ?*

— M. Gilbard fait partie des surfeurs que j'ai interrogés. J'ai fini par le plus atteint. Une obstruction à plus de 80 %, c'est rare.

Simon enlève sa casaque et me regarde suturer.

— Je compte sur vous pour venir de temps en temps dans le service au prochain semestre. Vous allez où déjà ?

— En neurochirurgie.

— Avec Mercier ? Parfait ! Mais n'espérez pas voir le jour pendant six mois !

Quelle réputation ! J'ai bien peur qu'il ait raison.

Comme tous les vendredis soir, c'est l'effervescence au *Gobe-mouches* et Josic, dit Jo, fidèle à ses habitudes, est assis à gauche du comptoir. Il écoute patiemment et sourit aux tirades de la tenancière. Lui ne raconte jamais rien sur lui. Comment ce grand taiseux, alcoolique au look improbable, est-il devenu mon meilleur ami ? Difficile de l'expliquer. Je l'ai croisé pour la première fois il y a deux ans, quelques étages plus

haut, au bras de ma grand-mère. Tous les matins, il venait la chercher et l'aidait à descendre les escaliers. La petite table au fond à gauche du *Gobe-mouches* lui était réservée. Elle y passait ses journées, bien calée entre ses deux accoudoirs en skaï. Combien de fois l'a-t-il ramassée par terre au petit matin avant qu'on lui trouve enfin une place en maison de retraite ?

Au début, avec ma cousine Anna, on a trouvé ça louche. Encore un arnaqueur de petites vieilles ! Je m'en suis vite voulu d'avoir imaginé cela. Comme quoi, cette société nous pervertit, on pense toujours à mal. Josic a juste un cœur gros comme ça, une façon complètement naturelle et instinctive d'aider les gens, sans aucune contrepartie. Rendre visite à notre grand-mère au *Gobe-mouches* était devenu un rituel, on y venait plusieurs fois par semaine. Cette institutrice plutôt timide et réservée se transformait en pilier de bar, souriante et affable. J'aurais aimé que cela dure jusqu'à la fin de sa vie. Quand je revois cette petite table calée au mur du fond, je pense à elle avec une pointe de nostalgie.

J'arrive sur la pointe des pieds et tire Jo en arrière d'un coup sec en l'agrippant par les épaules. Ça le surprend à chaque fois. Le grand blond à l'équilibre précaire se rattrape in extremis au bar en manquant de renverser son verre de bière et lâche un « connard » des plus amicaux. Coyote, qui végète allongé entre ses pieds, risque ainsi chaque vendredi de se faire écraser par son maître et m'aboie dessus, pris de panique. C'est sans rancune qu'il reprend sa position de ramasse-crottes pendant que Jo passe derrière le comptoir pour me servir une pression.

— C'était ton dernier jour de stage en O.R.L., c'est ça ?

— Ouais... J'ai fini par un bloc de cinq heures avec le patron.

Jo raffole de nos histoires de chasse. Il m'arrive de broder, de rajouter un peu d'hémoglobine, histoire de le faire avaler de travers et ouvrir de grands yeux effarés.

— Et toi Jo, quoi de neuf ?

À lui de me raconter l'actualité de la semaine, celle des journaux disposés sur le présentoir de l'entrée qu'il découpe soigneusement aux ciseaux. Je me demande bien à quoi lui servent ces bouts de papier. Il les range méticuleusement dans un classeur en carton selon une méthode dont il garde le secret. Sous cette tignasse filasse qui lui colle aux tempes et ses habits chinés aux puces, se cache un érudit de première. Ce soir, il parvient à me passionner avec les enjeux économiques et politiques de l'huile de palme. Article à l'appui. C'est dire ! Yvonne pimente notre discussion en glissant quelques tirades à la Jean-Pierre Coffe du genre : « C'est dégueulasse » ou encore « Ils vont nous faire crever avec ces saloperies ! ».

— Francis ! Francis ! crie-t-elle du côté de la boucherie attenante. Apporte donc des pistaches-cacahouètes pour que Jo arrête de raconter des conneries.

Sa commande arrive bien à propos, on meurt de faim.

Au *Gobe-mouches*, allez savoir pourquoi, on appelle « pistaches-cacahouètes » les petites assiettes de cochonnaille à l'heure de l'apéritif. C'est un nom de

code en quelque sorte. Seuls les habitués connaissent. Les tranches d'andouille de Guémené qui traversent le comptoir sont garanties sans huile de palme par la patronne.

Une main se faufile discrètement entre nous et subtilise la dernière tranche de l'assiette. J'ai juste le temps de lui attraper le bras avant qu'elle l'engouffre dans sa bouche.

— Je veux un baiser avant, lui dis-je sans la lâcher.

— Avant quoi ? Une haleine parfumée à l'andouille ?

Quand ses lèvres finissent par se poser sur les miennes, je ne sais pas ce qui me retient de la renverser sur le comptoir. Peut-être Yvonne en arrière-plan qui nous regarde la bouche ouverte comme si elle suivait sa sitcom du début d'après-midi.

On dirait qu'elle sort de la douche. Je lui soulève une mèche de cheveux, lourde et humide. Une étrange odeur s'en dégage. Une substance huileuse me reste sur les doigts. Elle sourit à mon air dégoûté.

— Ça me fait penser à l'odeur de colle Cléopâtre, celle qu'on utilisait en maternelle.

Jo ne semble pas du même avis et la renifle avec curiosité.

— Moi, je sens plutôt l'anis... C'est du pastis ?

— Normacol, nous annonce-t-elle d'un air résigné.

J'éclate de rire en m'essuyant les doigts sur son tee-shirt. Pour une fois qu'ils se lâchent en neurologie ! Josic nous interroge du regard en quémendant quelques explications.

Un autre récit de guerre en vue.